

Pour consoler Barailley
et lui montrer que le mieux
n'est qu'une longue patience, et
lui offrir ce "Brouillon" corrigé, et
qui le sera encore
le livre du souvenir

(Poème liminaire)

⊙ Tu verras en ce morceau
plusieurs corrections. Mais il y a
aussi quelques autres qui ^{lui} donnaient
~~à penser~~ non ailleurs ^{depuis}
si bien est qu'on ^{peut} faire quelque chose de différent.
Rue

pour ces choses Borelles
et les autres que le maître
a fait de son temps précédent, et
les autres de "Borelles" corrigés, et
pour le reste de la journée

(Poème terminée)

Le vers et le sonnet
Hygiène sociale. Article de
une dizaine d'autres par
à l'usage de la classe
à l'usage de la classe
à l'usage de la classe

I

Où sont nos souvenirs de ces brumeux automnes,
Où nous allions sans but, d'un pas mal affermi,
Des bras lents, le front lourd, et les yeux monotones,
Et le front monotone et lourd, ô mon ami?

Où sont ces lointains jours où Lane et Viviane
~~se promenaient~~ ^{se promenaient} d'écartes ^{qui} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^{la} ~~fin~~ ^{fin} de Santillane?

Où sont les soirs où nous lisions, brise-fonelle
Mettant à male mort un ~~énorme~~ ^{maçon} géant?

La face du cuivre dupant sa péronnelle;
Et Saadi qui chantait les roses d'Espahan?
Sur la table accueillante à leurs pages froissées,
Nos livres ont fermé leurs ~~lèvres~~ ^{meches} ~~et leurs~~ ^{de} pensées.
Parais aux ^{lents} ~~lents~~ regrets qui submergent l'espoir,
Ils se sont éloignés dans le temps et le soir.

Ils ont su doucement déviter + disparaître,
Prévoyant une aurore où leur belle pâleur
Dans nos veurs oubliés n'éveillerait peut-être
Que la voix sans écho d'une vieille douleur... voir

III

Mais ^{si} ~~si~~ vous reveniez de l'horizon des jours
Qui m'ont laissé longtemps en peine et sans défense,
Vous veniez que mon veur est ce qu'il fut toujours:
Scrupuleux, et troublé d'un rien, ô mon enfance!

O mon enfance tant aimée, où sont les trèfles
Que par les champs fleuris multipliait l'été?
Où l'automne odeur des mûres, et des nêfles?
Où tes étonnements, leur ingénuité?

Bonne petite enfance, au moins qu'il me souviennit
Que tout semblait sourire à tes songes d'enfant;

123456789

I

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

Fin

III

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

... et les autres...
... et les autres...
... et les autres...

Ah! toute la douceur de ma petite enfance;
 Ces languissantes nuits du port de Fort-de-France
 où d'étoiles le ciel immense s'effleure,
 Sur toute l'océan image des Antilles
 Répétant mollement ses grâces de hain,
 Cependant qu'invisible au soir verdoyant au large
 soufflait la Diane qui, l'âme des sapotilles,
 Importait vers la rade en un parfum fleuri;

Ah! toute la douceur de ma naïve enfance;
 la noblesse et l'élan des campagnes de France,
 Bells quand se déserte au plus haut d'une tour
 dans l'automne du jour l'heure aux plaines égales;
 Désirs qui n'ont été plus qu'un feu de candeur; amour,
^{Pur amour d'infin}
 Amour évanouissant comme un chant de cigales;
 Souvenirs impécis, mais ^{profonds} ~~profonds~~, mais trassés,
 Mais infinis; projets, ^{événements d'âme} ~~événements~~, tendresse - ③
 Et toute mon ardeur, et toute ma jeunesse,
 Je sais bien c'est fini. Vous ne reviendrez plus...

Que ton âme était pure, ~~indolente~~ ^{inédulcée} et chrétienne,
 Que tu pleurais sans cause, et pour pleurer, souvent.
 Qu'il me souvienne que la chaste solitude
 Envoyait tes regards fatigués par l'étude
 Et que, parfois, lorsqu'en ton ciel intérieur
 des ombres projetèrent leurs molles tentacules,
 Afin de reconduire au calme ~~tes~~ ^{tes} sermoules
 simplement tu croisais tes deux mains sur ton cœur
 Où s'éteignaient en anges les crépuscules...

IV

Et puis, longtemps après cela, ce fut l'amour.
 Il vint, triste et léger d'abord, joyeux et lourd.
 Il pleurait en voilant ses larmes sous des rires.
 Mais son ~~plaisir~~ plaisir avait telle douceur
 que j'aurais bien voulu souffrir tous les martyres
 Pour lui que j'adorais comme une grande sœur.
 De même que la Brume à l'aube s'évapore,
 sans effort mes chagrins fonduient à son aurore
 Qui entaillait chaque jour un plus cher souvenir.
 Et, souvent, remué par d'invisibles charmes,
 je faisais vagement, comme pour les bannières,
 le geste d'essuyer mes douleurs et mes larmes...

V

O airtume, sachant toute plainte importune,
 Comme un doigt muet qui voit dans la lagune
 Descendre en tournoyant l'anneau d'or et de fer
 Qui fiance sa vie à celle de la mer,
 Ophélie, Ophélie, ô plaintive Ophélie,
 Vierge flexible au gré de l'onde s'en allant,
 Fleur livrée au courant de la mélancolie,
 Tu passas dans la vie en un vêtement blanc

Conteur de la candeur de ton illusion.
 Mais tu ne voulais pas à sa perte survivre
 toi qui, l'amour couvrant de roses ton beau front,
 Crovais encore lire un cœur comme un beau livre,
 Ophélie, Ophélie, adorable Ophélie
 Qu'ont seuls à l'eau jeté amour et sa folie...

VI

Lorsque tout fut perdu pour nous, et que l'amour,
 Pareil en son dévouement ^{secret} à la mariée
 Déjà paisible et molle et sourde et retirée,
 Nous eut abandonné sans espoir de retour,
 Nous n'avons jamais eu, trop crédule Ophélie,
 Nous guérir de l'amour en doutant de la vie;
 Nous n'avons jamais eu devoir clore nos yeux
 De peur de voir au cœur un ciel trop nuageux;
 Mais d'un pas assés, tout ensemble, et tranquille,
 D'un pas qui s'alourdit du poids des jours présents
 Et comme s'amincit dans une lampe l'huile,
 Nous avons descendu la pente de nos ans...



VII

Bleus dimanches, pourquoi portiez-vous la turtre
 Aux yeux saufs aux appels des chants religieux?
 N'était-ce point assez que l'humaine faiblesse
 Fut toujours comme un goût de larmes dans les yeux?
 Vous fallait-il aussi lui dévoiler l'angoisse
 Qui rôde autour de l'âme en peine qui n'a pu
 Regagner la maison, les fleurs, et la paroisse,
 Et la tranquillité dont elle avait besoin,
 Lorsque tombent, plus loin que les arbres, plus loin
 Que la route écartant son indolence blanche,

l'absence de la couleur de son illusion.
 Mais tu ne vois pas à sa forte ignorance
 que pour l'homme ignorant de sa propre nature,
 l'opinion est le seul bien et le seul mal.
 l'opinion est le seul bien et le seul mal...

IV

l'absence de la couleur de son illusion.
 Mais tu ne vois pas à sa forte ignorance
 que pour l'homme ignorant de sa propre nature,
 l'opinion est le seul bien et le seul mal.
 l'opinion est le seul bien et le seul mal...

V

l'absence de la couleur de son illusion.
 Mais tu ne vois pas à sa forte ignorance
 que pour l'homme ignorant de sa propre nature,
 l'opinion est le seul bien et le seul mal.
 l'opinion est le seul bien et le seul mal...

Plus loin que les cotéaux et les meules de foin,
des prières en mot de Bronze du dimanche... 4

Pèlerin de la loi ~~VIII~~
~~Pauvres chercheurs humains qui ne savez plus vivre,~~
~~Purs esprits qui brûlez d'une telle ferveur,~~
~~Mais qui tendez éperdument vos mains d'ivoire,~~
~~Vos yeux toujours voilés par les larmes d'un cœur~~
~~Secretement flatté de sa propre faiblesse,~~
~~Toujours serrez battus par l'eau d'une tristesse~~
~~Qui ne révélera jamais sa profondeur...~~

~~Oh! toute la douceur de ma petite enfance,
N'est pas entière due aux nuits de Tour-de-France
Où d'étoiles le ciel immense entrefleure
Sur toute l'océan image des Antilles
Reflétait mollement ses grâces de noir,
Lependant qu'invisible au soir endolori
Soufflait la brise qui, l'âme des sapételles,
Importait vers la rade un parfum fleuri
Oh! toute la douceur de ma petite enfance,
N'est pas due au parfum des campagnes de France
Belle quand se déroule au faite d'une tour
Dans l'automne du jour l'heure aux plaines égales.
Et lors que remontant le cours des larmes pâles
de souvenir aborde au maternel amour,
j'évoque les baisers pleins de mélancolie
De ma mère, mon seul orgueil, ma seule amie...~~

MS 3316 (66)

Nous vivons... la douleur a ridé nos visages.
 Nous avons mérité tous ceux que nous aimions ;
 Nos amis, nos parents, et nos illusions,
 Et les arbres retors de nos vieux paysages.
 Nous vivons... C'est l'automne, avant le noir hiver
 Notre intérie douleur se prépaige dans l'air,
 Monte avec les Trouillards, traîne avec les fumées,
 Et attendrit sur les fleurs par le vent alarmées
 Et se mêle aux sifflets des trains au fond des gares.
 Nous vivons... Mais, parfois, à l'heure où vient le soir,
 Nos regards dilatés par la peur semblent voir
 Le bruit que produira la chute des amants
 Lorsque le soir, le soir perpétuel viendra
 Et dans les lents apprêts d'un noir appareillage
 Nous partirons pour l'invisible Balsaire
 Des rêves qu'on poursuit vainement d'âge en âge...

(Faint handwritten signature or mark)

... la chose a été vue ...
... par un homme ...

... et par suite, ...
... les autres ...
... l'année ...
... les autres ...
... les autres ...
... les autres ...

... les autres ...
... les autres ...
... les autres ...

M. B. ...